

SUR LES TERRES DU LOUP

CHERIE DIMALINE

SUR LES TERRES DU LOUP

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Empire of Wild*
Éditeur original : Random House Canada
© Cherie Dimaline, 2019

Pour la traduction française et la publication en Amérique du Nord :
© Éditions du Boréal, 2020
Pour la publication en langue française hors Amérique du Nord :
© Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-283-03578-8

*Pour Jaycob,
le garçon qui a chassé les monstres*

*Nous allions dans les meilleurs motels,
c'est comme dormir
dans des romans inachevés. Nous dormions
profondément au milieu du teck
et de la serge, du tartan et du laiton.
Nous laissions la fenêtre
entrouverte.*

PAUL VERMEERSCH, *Motel*

« *Toi, tais-toi ; et écoute.* »

Ma mere,
EDNA DUSOME,
1913-2006

NOTE DES TRADUCTEURS

Le mot métis mere est utilisé dans le livre pour désigner la grand-mère, et non la mère.

Par ailleurs, les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

PROLOGUE

UNE NOUVELLE CHASSE

La médecine des anciens a sa façon de s'imposer à la mémoire, de hanter le territoire où elle est née. Les gens oublient. La médecine n'oublie pas.

Le village d'Arcand se composait d'une église, d'une école, d'une épicerie, d'un débit de boissons clandestin et d'un assemblage de maisons voûtées, semblables à des vieillards penchés sur un cimetière plein de Grenier et de Trudeau dans l'espoir de surprendre une conversation. Les dimanches étaient consacrés à Dieu, même si la plupart des villageois priaient au milieu du lac, lançaient dans l'eau verte des « Je vous salue Marie » en même temps que leur ligne de pêche, et criaient vers le ciel, que la chance leur sourie ou non.

On fêtait dans les cuisines. L'euchre était un sport. Et la seule musique sur laquelle il valait la peine de danser était celle des violoneux. Les autres airs n'étaient qu'un fond sonore, bons à se raconter des histoires, boire de la bière et flirter. Ou alors, ils servaient à battre le rythme pendant qu'on administrait une raclée bien méritée à un cousin.

Les habitants d'Arcand venaient de l'île Drummond, qu'ils avaient dû quitter de force en 1828, quand elle avait été cédée aux États-Unis. C'étaient des sang-mêlé, les enfants de coureurs des bois français et de mères issues des Premières Nations, ainsi que des Métis originaires du Manitoba. Les nouvelles autorités coloniales convoitaient le territoire, mais pas les Indiens qui y vivaient ; on les a donc entassés dans des bateaux avec leurs violons de seconde main et leurs bottes en cuir assouplies par les années. Ils ont débarqué sur les sables blancs de la baie Georgienne, où ils ont fondé leurs foyers en face du village déjà établi, qui refusait de les accueillir. Au début, ils se sont débrouillés tout seuls, bien pourvus qu'ils étaient en forgerons, en chasseurs et en pêcheurs, sans parler de la centaine de petits enfants qui lançaient des cailloux dans le lac Huron. S'ils avaient su alors qu'il leur faudrait défendre chaque centimètre carré et préserver chaque grain de sable, peut-être auraient-ils empilé les pierres au lieu de les offrir en cadeau au lac.

Au fil des ans, sans traité et sans argent, ils se sont vu repousser loin des rives où, dans une frénésie de coups de marteau, si nombreux par moments que le littoral donnait l'impression d'applaudir à tout rompre, on construisait des chalets à un million de dollars. Une famille à la fois, la communauté a été refoulée plus loin sur la route.

Catholiques par habitude, ils priaient à genoux pour que cesse enfin le déplacement des leurs, pour que Jésus lui-même intervienne et trace une frontière entre les sang-mêlé et les nouveaux arrivants. Ceux qui trimbaient des

remèdes répandaient aussi du gros sel pour se protéger contre l'exode. Ce sel provenait des os d'une famille de la rivière Rouge qui, lorsque Dieu ne daignait pas tendre la main pour l'aider, dessinait ses propres frontières.

Inévitablement, tout le littoral a fini par passer aux mains des nouveaux arrivants, qui ont construit des hangars à bateaux, de petits pavillons de jardin et des quais d'où des petits-enfants à la peau brûlée par le soleil faisaient des bombes dans les eaux de juin en criant pour qu'on admire leurs prouesses. Et les sang-mêlé ? Ils ont eu le village au bout d'une route en terre. Ils ont eu Arcand.

Certains ont réussi à conserver les lots riverains les moins convoités, ceux privés de plage ou envahis par des lis qui, tels les doigts pourrissants d'une femme négligée, émergeaient de la vase. Ceux qui refusaient de remonter la route jusqu'à Arcand étaient des anciens. Ils possédaient encore des quais branlants auxquels les pêcheurs amarraient leurs bateaux rouillés en échange d'une partie de leurs prises. L'étendue densément boisée qui allait d'Arcand jusqu'à la grand-route et aux voies plus petites qui descendaient en épingles à cheveux jusqu'à la rive habitée était encore disponible. Dans tous les foyers des sang-mêlé, on trouvait des boîtes de conserve remplies de petite monnaie ainsi qu'un projet empreint de nostalgie : racheter les terres, un hectare à la fois s'il le fallait.

Sur ces terres, occupées ou abandonnées à la nature, aux côtés des humains et de la faune en déclin, vivait une autre créature. La nuit, elle écumait les routes qui reliaient Arcand

au village plus grand situé de l'autre côté de la baie, où les Autochtones, deux siècles plus tard, n'étaient toujours pas les bienvenus. On prononçait son nom du ton grave réservé aux jurons et aux prières. Dans les innombrables histoires racontées par ceux qui avaient l'âge de s'en souvenir, il était toujours synonyme de menace.

Tu as rompu le carême ? *Le rougarou va venir te chercher.*

Tu as couché avec une femme mariée ? *Le rougarou va te trouver.*

Dans le feu d'une dispute, tu as mal parlé à ta maman ? *Ne rentre pas chez toi à pied. Le rougarou va t'enlever.*

Tu as battu une femme ? *Peu importe les raisons, le rougarou va bientôt te faire sien.*

Tu as abattu trop de cerfs et ton congélateur déborde, alors que leur nombre s'amenuise ? *À ta place, je ne sortirais pas le soir. Le rougarou est au courant.*

C'était un chien, un homme, un loup. Il était vêtu, il était nu sous son pelage, il portait des mocassins pour giguer. De n'importe quel frisson il était la cause, et il rôdait toujours, au bord de la route, sifflant pour que les étoiles brillent dans la nuit bleu marine, proches et lointaines comme des ancêtres.

Pour les filles, c'était la créature qui vous forçait à éviter la route ou à marcher en troupeau. Les vieilles femmes ne disaient jamais : « Va pas au village. C'est dangereux, pour nous. Nos filles disparaissent. On leur fait du mal. » Elles chuchotaient plutôt à votre oreille : « Je n'irais pas sur la route, ce soir. Mercredi, quelqu'un a vu le rougarou,

appuyé contre un panneau Stop. Il aiguisait ses griffes avec la mâchoire d'un enfant. »

Pour les garçons, c'était l'incarnation du pire destin possible. « Demande toujours à une fille la permission et fais ce qu'elle te dit. Tu veux pas te transformer en rougarou. Tu risques de te réveiller avec du sang sur les dents, sans savoir ce que t'as fait et sans moyen de l'apprendre. »

Longtemps après que le sel d'os apporté avec soin de la lointaine rivière Rouge eut été réduit en poussière, que les mots avec lesquels on l'avait répandu ne furent même plus un murmure et que le dialecte dans lequel on les avait prononcés fut remplacé par le français commun, les histoires mettant en scène le rougarou empêchaient la communauté de rompre son cercle, de dépasser les bornes. Quand les gens oubliaient ce qu'ils avaient souhaité au départ – un endroit où habiter, une communauté épanouie –, lui s'en souvenait et, à pas feutrés, il revenait la nuit, aussi léger que de la poussière d'étoiles, sur la route asphaltée depuis peu. Et le rougarou, le cœur rempli de ses propres légendes mais le ventre vide, réapparaissait pour hanter ses terres. Mais aussi pour chasser.

LA JEANNE D'ARCAND

Chercher la personne qu'on a perdue, c'est mourir de froid une quantité infinie de fois. Tu es exsangue, obsédée, engourdie au bord de la panique et du vide. Tes doigts te servent uniquement à creuser, tes jambes à te faire avancer sur tes pieds couverts d'ampoules.

Tu cherches.

Tu cherches.

Tu cherches.

Tu forces des barres de céréales entre tes dents, simple carburant pour ton estomac. Pour continuer. Tu pisses dans les bois pour gagner du temps, mais seulement après avoir scruté le sol à la recherche d'indices.

Tu retiens ton souffle en apercevant des traces et tu les suis. Les signes les plus ténus t'innervent et tout s'embrase. Tu es une fièvre qui court dans les bois.

Mais un lacet cassé n'est qu'un lacet cassé et rien de plus. Un indice n'est pas un indice. Rien qu'une barrette égarée, un inconnu qui cuve son vin, un préservatif usagé.

Et ton sang se retire comme une marée rouge et tes doigts se resserrent sur une autre tasse de café imbuvable. Ils se posent sur un cœur brisé que retiennent avec indifférence des côtes inadéquates.

Tu cherches encore.

*
* *

Joan cherchait son mari disparu depuis onze mois et six jours, depuis octobre dernier, quand ils s'étaient disputés au sujet de la vente du terrain qu'elle avait hérité de son père. Il avait enfilé son blouson gris et il était sorti en laissant la porte moustiquaire claquer derrière lui. Depuis onze mois et six jours, elle ressassait heure après heure la courte séquence de gestes et de mots jusqu'à réduire la querelle à sa plus simple expression : un cri, un départ en trombe, puis la porte.

« Je sors relever les collets, lui avait-il lancé par-dessus son épaule.

– Ouais, c'est ça, avait-elle répliqué depuis le canapé du salon. Va profiter de la terre que tu veux vendre. Bonne idée ! »

Puis elle avait émis une sorte de rire nasal. La dernière chose qu'il avait entendue de sa part, c'était ce grognement moqueur. Ce bruit horrible, le point à la fin de leur phrase commune. Ou peut-être ne l'avait-il pas entendu. Elle l'espérait.

Elle avait oublié ce que voulait dire manger, dormir ou rêver. Elle n'arrivait ni à se faire jouir ni à détendre ses poumons pour soupirer à fond, ce qui, à ses yeux, revenait presque au même. Sans Victor, Joan était à moitié effacée. Était-il mort ? Avait-il fui ? Elle était incapable de vivre son deuil comme une personne normale – se faire couper les cheveux, s'endormir en pleurant, attendre le jour où elle saurait continuer malgré son absence. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était le chercher.

Elle était née à Arcand, comme bien des générations avant elle. Contrairement aux autres, elle était partie vivre ailleurs, dans des villes et des villages de l'Ontario, et même, des années plus tôt, à Terre-Neuve, du temps de son idylle avec un pêcheur de morue. Grandir à Arcand lui avait donné la bougeotte et avait fait d'elle une fille distraite. Il fallait qu'elle découvre le monde. Il y avait forcément un endroit où elle serait à sa place. En l'occurrence, le pêcheur terre-neuvien avait cessé de parler et elle s'était révélée incapable de jouer au 120 comme tout insulaire qui se respecte. Elle était donc rentrée.

Entre Leading Ticks, à Terre-Neuve, et Arcand, en Ontario, elle avait rencontré Victor.

« Fais attention, avait dit Mere en apprenant que Joan allait voyager à bord d'un Greyhound. Il paraît qu'un type s'est fait couper la tête dans un de ces engins. » Au téléphone, la voix lointaine de la vieille femme ne mettait jamais longtemps à se faire du souci.

« Un meurtrier à bord ? Chanceuse comme je suis, je vais finir par sortir avec lui. » Joan ne plaisantait qu'à moitié.

Mere avait fait claquer sa langue. « Rentre donc. Et pour ce qui est de sortir avec des hommes... Oublie ça.

– Ouais, bon. À Arcand, c'est impossible, de toute façon. On est tous parents. »

Elle avait eu deux sièges à elle seule pendant presque tout le trajet. En plus, elle avait un bon livre, un sac plein de choses à grignoter, des cigarettes et, grâce au tarif imbattable qu'elle avait obtenu, quatre-vingts dollars en poche. Quand l'autocar s'était arrêté à Montréal en grinçant et en éructant, elle avait profité des quatre heures avant le départ vers Toronto pour faire un saut dans un bar près de la gare.

Son sac à dos à l'épaule, elle avait descendu les marches trop à pic et, mal chaussée pour la saison, elle avait atterri dans la neige fondue qui recouvrait l'asphalte. Elle avait consulté le ciel qui, au-delà du halo poisseux des lumières de la ville, se déclinait en multiples couches de bleu marine. Il en tombait des flocons si gros et si lents qu'on les aurait dits découpés avec de délicats ciseaux dans du papier plié. Le parking était un poème sur le blanc. L'enseigne au néon du bar André consistait en un sapin de Noël décoré. De grosses Harley noires étaient garées devant, tels huit rennes à la queue leu leu.

Joan avait commandé la première bière en fût de la carte et s'était assise dans un coin, loin du vacarme des habitués installés en cercle autour du barman à la façon de goélands

assoiffés. Au fond, des clients se penchaient sur deux billards éclairés par des lampes en verre coloré représentant des navires en mer. Les tables étaient occupées par des corps d'où, comme d'un tuyau pété, jaillissait sèchement du français. Seule et mal à l'aise, Joan avait sifflé sa bière pour repousser son angoisse. Quand la serveuse était passée en coup de vent, elle en avait commandé une autre. En revenant des toilettes après la deuxième, elle s'était arrêtée au bar pour en prendre une troisième, armée d'une confiance provisoire.

Il était tard, à présent, presque onze heures, et l'autocar partait à minuit et demi. La porte du bar s'ouvrait souvent, et le vent soufflait surtout des hommes, mais aussi quelques femmes, et d'incessants tourbillons de neige. Elle avait fini par se laisser entraîner dans une grande discussion sur la mort d'Oussama ben Laden. Elle ne se souciait plus du nombre de verres et autres vétilles. Enhardie par son départ prochain, elle s'exprimait librement et riait sans gêne. C'est alors qu'elle avait aperçu Victor, le magnifique Victor, avec ses pommettes saillantes et ses tatouages à l'ancienne (pin-up, moineaux et poignards plantés dans des cœurs au contour épais), Victor le beau parleur dont les yeux doux étaient d'une couleur indéfinissable, et elle avait compris qu'elle n'allait pas le prendre, cet autocar.

Le lendemain après-midi, toutefois, elle était de retour sur la route. À bord de la jeep de Victor, direction La Nouvelle-Orléans.

*
* *

Arcand avait le pouvoir de vous envelopper et d'appliquer juste ce qu'il faut de pression pour que vous repreniez le pli, conscient de son emprise sans qu'elle vous dérange vraiment. Ramener Victor chez elle n'avait pas été une mince affaire. Leur périple avait duré presque un mois : après avoir roulé jusqu'en Louisiane, où ils avaient squatté chez des amis à lui, ils avaient fait un grand détour par la Floride, longeant la pièce de casse-tête que dessine son littoral. De retour à Montréal, ils s'étaient retranchés dans le loft de Victor jusqu'à l'expiration du bail, deux mois plus tard, et ils avaient baisé et écumé les rues en chantant et en buvant du vin, leur peau meurtrie par les baisers. Puis ils avaient entassé la vie de Victor dans trois boîtes en carton et mis le cap sur la baie. Comme toutes les petites communautés, Arcand exigeait familiarité et loyauté. Le village repoussait les étrangers comme des échardes et il avait fait de son mieux pour éliminer Victor.

À la mort de son père, Joan avait hérité de la maison où elle avait grandi. La mère de Joan ne supportait plus d'y vivre et la famille en était venue à la conclusion que Joan avait davantage besoin de stabilité que ses frères. Comme, à l'époque de son aventure terre-neuvienne, la maison était inoccupée, Joan y avait installé Mere. Angélique, la grand-mère de Joan, fut donc le premier obstacle qu'ils durent affronter, Victor et elle. Bien que peu encline à porter des

jugements, Angélique changeait d'humeur dès que l'inquiétude la gagnait, et le bilan amoureux de Joan n'avait rien de rassurant. En réaction à l'apparition subite de Victor, elle se mura dans un silence que Joan s'évertua à briser.

Le père de Victor est un Boucher. T'as pas connu des Boucher à la petite école ?

Victor aime la chasse. Parle-lui donc des cerfs qu'on voyait dans le coin du temps de grand-papa.

On va faire des courses au village, Victor et moi. Tu veux qu'on te laisse au bingo ?

La plupart des initiatives de Joan étaient accueillies par des bredouillements, à moitié en mitchif. Joan comprenait assez bien cette langue pour savoir que ces réponses n'en étaient pas vraiment. Mere passait de plus en plus de temps dans l'Airstream qu'elle avait parquée derrière la maison, au bord du ruisseau. C'est là qu'elle gardait ses remèdes, son plus beau service à thé. C'est aussi là qu'elle s'installait pour faire ses casse-tête. Puis elle prit l'habitude de dormir dans la caravane. Enfin, elle cessa de venir à la maison, sauf pour prendre sa douche et utiliser le téléphone fixe.

Victor refusait d'abdiquer. Il faisait du pain et descendait à la caravane avec une miche enveloppée dans un torchon à carreaux. Il invitait Mere à jouer chaque fois qu'ils s'apprêtaient à faire une partie de cartes. Il aménagea toute la propriété et planta de la sauge près des bouleaux. Mere ne commença à fléchir que le jour où, pendant qu'elle arrosait le jardin, Victor raconta une blague de pénis. Mere

aimait bien ce genre de blagues et les hommes capables d'en raconter.

Les frères et la mère de Joan affichaient leur désapprobation avec moins de retenue. La première fois qu'elle emmena Victor chez sa mère pour le dîner du dimanche, son frère George alla s'asseoir devant la télé avec son assiette de poulet Shake 'n Bake ; Junior s'installa dans l'atelier et Flo dans la véranda. Joan fut gênée, peinée, mais pas surprise. À force de miser sur des bons à rien, elle avait épuisé les réserves de bonne volonté des siens. Et maintenant qu'elle était en compagnie de la personne qu'elle allait épouser, de l'homme auprès de qui elle avait enfin trouvé sa place dans l'univers, ils refusaient de le regarder dans les yeux.

Le manège se poursuivit pendant des mois.

Quand, découragée par cette situation, elle pleurait doucement, comme si ses os étaient brisés juste sous la peau, Victor la serrait dans ses bras.

« Je suis un inconnu, pour eux. Ils te surprotègent. C'est normal. »

Mais elle savait qu'il en était affecté, lui aussi. Ils ne la surprotégeaient pas : ils se comportaient en trous du cul. Elle recommença à travailler pour l'entreprise familiale, mais elle gardait le silence pendant qu'on recouvrait un toit de bardeaux, boudait pendant qu'on construisait un porche. Elle prit l'habitude d'appeler sa mère une fois par semaine plutôt que tous les jours, se montra encore moins assidue aux repas familiaux et aux baptêmes.

L'impasse prit fin au cours du deuxième hiver. Au Commodore, Junior s'était battu parce qu'un client en avait traité un autre d'Indien. Puis une bouteille avait été fracassée sur le bord d'une table. En rentrant du travail, Victor s'était arrêté au bar avec un nouveau membre de son équipe de charpentiers. Quand les cris retentirent, il s'excusa et courut vers la mêlée en se débarrassant de ses couches de flanelle. Sans poser de questions, il se porta à la défense de Junior – brisa des mâchoires, prit un coup de pied dans les côtes, arracha les queues de billard brandies par des mains calleuses. Puis la police débarqua et renvoya tout ce beau monde à la maison.

À trois heures du matin, par un samedi neigeux, Junior et lui rentrèrent à bord de la camionnette de George et, enlacés, titubèrent jusqu'à la porte. Quand Joan ouvrit, Victor se fendit d'un large sourire et il apparut clairement qu'un poing aux lourdes jointures lui avait pété une incisive. Il apparut tout aussi clairement qu'entre les frères de Joan et lui, c'était à la vie à la mort, désormais. Par chance, Mere était dans sa caravane. Sinon, elle leur aurait flanqué une bonne trempe pour les punir de s'être fait taper dessus. Victor avait dû se payer un implant dentaire, mais c'en avait quand même valu la peine.

Victor les conquit un par un, notamment après le mariage, lorsque tous comprirent qu'il avait l'intention de rester. Au cours de la semaine suivant sa disparition, tout le monde participa aux recherches. Jusqu'à Marcel, le bûcheron québécois, qui écuma les bois, même s'il était de

notoriété publique que, lors de la bagarre au Commodore, c'est dans sa main droite que le bout de la dent de Victor s'était incrusté. Après deux mois, cependant, seule Joan hantait le canton, tel un fantôme au cœur brisé. Certains jours, elle ne se rappelait pas comment elle avait abouti sur sa terre ou au dépotoir. Elle n'avait fait que suivre d'étroits sentiers en posant un pied devant l'autre, en enjambant des tas de meubles démantibulés et de journaux détrempés.

*
* *

Onze mois et six jours plus tard, elle était encore distraite au volant : elle vérifiait l'identité des passants, jetait un coup d'œil dans toutes les voitures ou, épuisée et perdue dans ses pensées, déviait de sa voie. Un dimanche qu'elle emmenait Mere et son cousin Zeus dîner chez sa mère, elle se fit surprendre à divaguer.

« Dieu du ciel, Joan, arrête-toi ici ! cria Mere. On va faire le reste du trajet à pied. » En prévision de l'impact, la vieille femme avait mis ses paumes sur le tableau de bord, son sac à main avec la poignée sur le dessus reposant sur ses genoux, tel un petit chien blanc. Sa ceinture était serrée sur ses seins tombants, son dos raide contre le dossier. « Je suis pas encore prête à monter voir le Jésus. Pis Zeus, lui, a pas encore mué. »

Assis derrière, l'arrière-petit-fils de Mere lança : « Essaie de pas tuer toute l'équipe avant qu'elle arrive à sa partie, ma tante.

– Désolée. » Joan se redressa puis, agrippant le volant en 10 h 10, ramena la jeep du bon côté de la ligne jaune et la maintint résolument dans sa voie. Elle avait songé au fossé qui longe la route 11, entre Barrie et Orillia. Avait-elle jeté un coup d’œil des deux côtés ? Un autre passage s’imposait peut-être.

« L’été dure longtemps, cette année », fit observer Mere en contemplant les voiliers qui sillonnaient lentement les eaux noires de la baie comme des enfants glissant sur une patinoire en manteau pastel et bonnet blanc.

« Quand ça continue jusqu’en octobre, Mere, ils parlent d’été indien, fit Zeus.

– Qui ça, “ils” ? répondit Mere en se contorsionnant pour le dévisager. Qui ?

– Je sais pas, moi. Eux, répondit-il en haussant les épaules.

– Qui ? insista-t-elle en desserrant sa ceinture pour se tourner vers lui.

– Ben, eux autres, Mere. Le monde.

– L’été indien... Qu’est-ce que ça veut dire ? Sûrement rien de bon, si c’est “eux” qui le disent. »

Elle fit de nouveau face à la route, les bras croisés sur la poitrine.

« En tout cas, plaisanta Joan, on parle aussi du Noël blanc. Y a peut-être une justice, en fin de compte.

– Hmm, fit Mere en posant les mains sur son sac. T’as peut-être raison. » Elle fit claquer sa langue et continua de

regarder par la fenêtre. « Tout ça, c'est sans doute lié à cette affaire de réconciliation. »

Dans le rétroviseur, Joan croisa le regard de son petit cousin et ils échangèrent un sourire complice.

*
* *

À l'image de sa propriétaire, la maison de Florence Beausoleil était petite et bien rangée. La mère de Joan mesurait à peine un mètre cinquante bottes de sécurité aux pieds, ce qui ne l'empêchait pas de diriger d'une main de fer l'équipe de construction, dont tous les membres étaient sortis de son ventre. Pas question pour elle de rester dans le bureau. Malgré ses soixante ans, elle était la plus rapide sur les toits, sautait de solive en solive, agile comme un lièvre dans les trèfles. Elle n'avait qu'à jeter un coup d'œil à un plan pour que le projet achevé lui apparaisse en trois dimensions.

Flo avait elle-même rénové son chalet à deux étages. Ce n'était pas la maison dans laquelle Joan avait grandi. Celle-là était désormais occupée par Joan elle-même et Mere, qui ne vivait plus dans la caravane depuis la disparition de Victor. Après la mort de Percy et le départ des enfants, Flo avait acheté la propriété voisine de la marina. Mais alors Junior avait divorcé et il était revenu vivre avec elle. Peu après, l'Université de Waterloo avait mis à la porte le cadet, George, et il était revenu lui aussi chez sa mère, chargé de son linge sale et de ses dettes d'études. Flo avait

même proposé à Joan le canapé-lit du salon, compte tenu de ce qu'elle appelait laconiquement sa « situation ».

Jamais Joan ne serait retournée vivre avec sa mère. L'une aurait tué l'autre avant la fin de la première semaine, et elle était incapable de dire qui. Sa mère connaissait de sacrées techniques de combat. Joan en avait été témoin. Et la petite ville tout entière aussi, la fois où la nouvelle institutrice avait eu l'idée de danser avec Percy, pendant une fête en plein air. En la voyant passer dans la rue principale, les gens faisaient encore des bruits de karaté : « *Ha ya !* Si c'est pas Flo, la reine du kung-fu ! » Joan se disait que sa mère aurait pu faire un peu plus d'efforts pour les convaincre d'arrêter.

Non, Joan avait toujours été la fille de Percy. Après la mort de ce dernier, pendant une période d'égarément par moments effrayante, elle avait été la fille de tout le monde. Puis elle avait été la fille de Victor. Et à présent, elle était une fille tout court, une fille de trente-sept ans qui buvait trop et qui, pour obtenir le retour de son bien-aimé, essayait de fixer le soleil jusqu'à s'aveugler. Son offrande à l'univers.

Avec Zeus, âgé de douze ans, Mere l'ancienne, ses deux frères et sa mère débordante d'énergie réunis dans un espace réduit, Joan commença à souffrir de claustrophobie tout de suite après avoir enlevé ses chaussures.

Elle se serra à côté de son frère aîné sur la causeuse, où la collection ridicule de coussins rembourrés de leur mère laissait peu de place. Il regardait le minuscule téléviseur que Flo refusait de remplacer, de crainte qu'un nouvel appareil

incite les garçons à s'incruster encore plus longtemps chez elle. « Seigneur, Junior, quand est-ce que tu vas te trouver un appartement ?

– J'sais pas. Quand est-ce que tu vas prendre une douche ? »

Joan lui donna un coup d'épaule et il fit passer son bras sur le dossier de la causeuse pour la serrer contre lui et déposer un baiser sur sa tête, le tout sans quitter le match des yeux.

« C'est juste que ce serait bien d'avoir un endroit où fumer autre chose que de la viande, si tu vois ce que je veux dire. » Joan essayait de parler à voix basse en enfonçant son index dans le ventre de Junior, tout mou depuis peu.

« L'herbe est légale maintenant. Pourquoi tu chuchotes ? Gladys Trudeau s'en sert pour sa douleur à la hanche. Et Ajean en fume depuis des années. » De la cuisine, où elle épluchait des carottes avec un minuscule couteau avant de les déposer dans la marmite géante, Mere dit : « Je pense m'en acheter la prochaine fois que Junior va m'emmener à la pharmacie pour mes pilules.

– *Fuck*, Junior, que je te voie surtout pas fournir Mere en drogues. »

Son frère rit en haussant les épaules. « Parce que tu crois qu'elle va me laisser le choix ? »

Flo découpait un morceau d'original décongelé et faisait revenir les cubes dans la graisse. La viande crépitait et sifflait comme si elle avait mauvais caractère.

« Hé, tu savais qu'on est en plein été des Mitchifs ? demanda Mere à sa fille.

– De quoi ? répondit Flo.

– L'été *indien*, Mere, corrigea Zeus qui, devant le comptoir, préparait du Kool-Aid. On dit : l'été indien.

– Parce qu'il me faut une carte de statut pour profiter d'un long été, à c't'heure ? répliqua Mere en le foudroyant du regard. Les sang-mêlé aiment aussi le soleil, tu sauras. »

Zeus mélangea silencieusement les cristaux de poudre dans l'eau de la carafe.

*
* *

Lorsque le dîner fut prêt, ils s'attroupèrent autour de la petite table nichée dans une alcôve entre la cuisine et le salon, George assis sur le tabouret dont Flo se servait pour atteindre les plus hautes armoires. Quand il se tenait droit, les autres ne voyaient que sa tête et ses épaules. Ils arrachaient des morceaux de banique et s'en servaient pour éponger la sauce du ragoût. Le Kool-Aid avait déjà laissé un cercle orange autour de la bouche de Zeus, qui avait l'air simplement heureux de manger à une table. Les rares fois où Bee, sa mère, faisait la cuisine, ils mangeaient devant la télé.

« Vous avez fini le toit des MacIver ? » demanda Joan entre deux bouchées d'original.

Junior hocha la tête. « Juste à temps pour la saison des chalets. L'été prochain, au moins, il coulera pas, ce toit-là.

– Si tu te pointais au travail une fois de temps en temps, répondit George à Joan, on aurait fini depuis des semaines.

– Tais-toi donc, Georgie. Tu connais la situation de ta sœur. » Flo secouait la salière si fort que son mauvais poignet craqua.

« Ouais, ben, ça fait un an, là. Ça dure combien de temps, une “situation” ? »

Flo posa violemment la salière sur la table. Le silence se fit, comme si elle avait coupé le son.

« La semaine prochaine, je serai là, dit enfin Joan. On en est où ?

– La marina a besoin d’une nouvelle remise à outils, l’informa Flo en se levant pour aller chercher la margarine dans le réfrigérateur avant de se rasseoir à sa place, au bout de la table. Normalement, deux jours, max. Ensuite, ça va commencer à ralentir. Deux ou trois porches. Une rallonge pour le hangar à bateaux des Longlade.

– En novembre, va falloir chercher du travail pour l’hiver. Je vais peut-être aller dans le Nord. Les mines. » Ayant lâché le mot par mégarde, Junior se prépara à se faire sermonner. Ça ne tarda pas.

Mere laissa tomber sa cuillère, qui tinta contre le bol telle une alarme miniature. « Les mines ? Tu vas travailler pour ces bandits ? Tu vas quitter ton job de bâtisseur pour un job de voleur ? »

Junior savait qu’il fallait négocier avec prudence le courroux de sa grand-mère, à la fois vif et traître. Si on ne faisait pas attention, on risquait de se faire marcher sur les pieds.

« Ce qui m'inquiète, c'est que là je peux payer mes factures et que je risque de plus pouvoir le faire.

– Trouve autre chose que les mines, c'est tout. Tu peux pas travailler ici ? Le Centre d'amitié a besoin de personne ?

– Le centre paie pas mal moins que les mines.

– C'est vrai, mais les gens du centre nous volent pas, eux. Ils ignorent pas nos droits et ils détruisent pas la terre. T'as vraiment besoin d'argent ? » Elle avait cessé de manger, ce qui n'était jamais bon signe.

Zeus voulut se rendre utile. « Tu vis chez ta mère, après tout. »

Comme le garçon était une cible possible, contrairement à Mere, il fit les frais de la frustration de Junior.

« Ta gueule, Zeus. » Junior, encore en colère, avait besoin de se défouler davantage. Il toisa son cousin de la tête aux pieds. « *Fuck*, t'es ben gras.

– Assez, ordonna Flo en se penchant sur la table. Y a des limites aux âneries que je suis prête à endurer pendant qu'on mange. Lâche-nous un peu avec la politique des Anciens, maman, OK ? Pis toi, Junior, demande pardon à ton cousin. Il a même pas la moitié de ton âge. »

Junior prit le temps de se calmer, puis il tapota l'avant-bras dodu de Zeus. « Oublie ça, mon ami. J'étais juste fâché. Excuse-moi, p'tit gars. »

Zeus haussa les épaules.

Caché derrière sa main, George riait si fort que ses lunettes s'embuèrent. Joan s'empiffrait le plus vite possible dans l'espoir de s'éviter des commentaires sur sa maigreur et

son air hagard. Elle avait déjà eu droit à trop de remarques de ce genre, dernièrement.

Quand Flo se rassit, Mere se leva pour aller dans la cuisine. Elle ouvrit un tiroir et le cliquetis métallique des couverts envahit le petit espace.

Flo baissa la tête et passa la main dans ses cheveux. « Seigneur, quoi encore ? » grommela-t-elle. Puis, à voix haute, elle ajouta : « Qu'est-ce que tu cherches, maman ? Y a tout ce qu'il faut sur la table. »

Pas de réponse. Au bout d'une minute, le tiroir se referma avec un autre tintement métallique. Mere revint vers la table, mais elle ne se rassit pas. Quand elle se campa derrière Junior, George s'écria : « Hé, mon frère. Elle a les ciseaux. »

Mere, plutôt adroite pour une femme officiellement aveugle et percluse d'arthrite, avança la main et saisit la natte qui pendait au milieu du dos de Junior.

« Maman ! cria Flo.

– Mere, non ! » Joan bondit de sa chaise si vite qu'elle la renversa.

Junior tenta de s'échapper, mais Mere tira sur la tresse avec une force telle qu'il se rassit, les mains en l'air, comme la victime d'un hold-up. « Qu'est-ce que tu fais, Mere ?

– Moi ? Je te prépare pour les mines, fit-elle d'un ton posé, voire jovial. Faut que tu ressembles aux autres et y en aura pas un avec la coiffure traditionnelle. » Elle ouvrit les ciseaux.

« Attends ! Attends une seconde. » Flo semblait prête à grimper sur la table.

Joan, elle, se sentait sur le point de restituer ce qu'elle avait réussi à avaler. Zeus prit une autre gorgée de sa boisson. Il esquissa peut-être même un léger sourire.

« OK, ma mere, *s'il vous plaît**, parlons-en. J'écoute. Pour de vrai. »

Junior était disposé à négocier. Mais pas sa grand-mère. « Y a rien à discuter. Le groupe d'Anciens qui se réunit le vendredi au temple fait rien que ça, parler, *mon Dieu**. Là, c'est le temps d'agir. On peut pas soutenir les compagnies qui nous soutiennent pas. On peut pas laisser nos jeunes travailler dans des endroits comme ça. Y en est pas question ! » Elle brandit les ciseaux au ciel, telle une Evita métisse, sans lâcher la natte de son petit-fils. Junior était au bord des larmes.

« Bon, bon. J'irai pas, promis. Promis. »

Elle baissa son arme et se servit de la tresse de Junior pour le tirer vers elle et l'embrasser sur la tête. « T'es trop important pour qu'on te perde, mon garçon. »

Une fois les ciseaux posés à côté de sa serviette, Junior fut trop soulagé pour rester fâché. Enveloppant sa Mere minuscule, il accepta toutes les cajoleries et tous les baisers qu'elle distribua.

Mais Flo, qui n'avait pas de tresse à perdre, était furieuse. « Super, maman. Cet hiver, toi et ta bande de petits vieux allez nous aider à payer nos factures d'électricité et notre hypothèque, peut-être ? » Se levant, elle tendit la main vers la banque sans arrêter de parler. « Dans la vie, on fait pas toujours ce qu'on veut. Des fois, on doit travailler dans les

mines. Qu'est-ce qu'on est censés faire ? Rester pauvres ? Sans un sou, on serait assez indiens à ton goût ?

– Non, mon amour, répondit Mere, sereine, maintenant qu'elle avait eu gain de cause. On est censés faire ce qui est bon pour la communauté. C'est comme ça qu'on est assez indiens. Le but des compagnies, c'est de tout prendre, tu sauras. Faut pas leur offrir ce qu'on a sur un plateau d'argent.

– Petit Jésus, on pourrait pas finir de manger en paix, s'il te plaît ? s'écria Flo en secouant la tête. Chaque dimanche, c'est la maudite Assemblée des Premières Nations ici !

– Excusez-moi », dit Joan en se levant pour se diriger vers la salle de bains. Fermant la porte, elle s'assit sur le couvercle de la cuvette. Si elle restait là assez longtemps à compter les motifs damassés du linoléum, à triturer les petites peaux de ses ongles et à faire rebondir la plante de ses pieds sur le sol jusqu'à ce que ses dents claquent, peut-être que les autres finiraient par se calmer et la laisseraient terminer son ragoût ou du moins faire semblant. Elle avait envie d'une cigarette. Elle avait envie d'un verre. Elle avait envie de dormir ou de s'enfuir ou de pleurer ou d'être plongée dans le coma, elle ne savait pas trop. Comme tous les jours, ces derniers temps. Depuis le départ de Victor, elle avait le sentiment de ne jamais faire ce qu'il fallait. Rien n'était à sa place. Tout lui semblait légèrement de travers, comme une maison aux fondations fissurées. Aux moments les plus banals, pendant qu'elle faisait l'épicerie, par exemple, les inclinaisons et les angles nouveaux lui

donnaient la nausée. Les fractures inattendues, par exemple les repas dominicaux pris avec sa famille chicaneuse, la désabillaient complètement. Elle tira la chasse d'eau, au cas où les autres seraient à l'écoute, aspergea son visage blême d'eau froide, lissa ses longs cheveux bruns avec ses mains mouillées et ouvrit la porte.

Dans la poche avant de son jean, son téléphone vibra. Un texto de son cousin Travis, qui habitait deux villages plus loin.

Viens regarder Netflix et prendre un coup avec moi et être triste. C'est fini, Joseph et moi ! Viens tout de suite. SOS.

Elle envoya un émoji (pouce levé). Entre la salle de bains et la table, elle entendit des voix s'emporter et comprit qu'elle n'était pas restée assez longtemps enfermée.

« Si vous êtes tellement respectueux des traditions, disait sa mère, pourquoi vous vous retrouvez au temple ? Vous devriez pas plutôt vous réunir dans une hutte ou quelque chose du genre ? »

Joan se rassit, tandis que ses frères mangeaient à petites bouchées en s'efforçant de se faire oublier.

Mère se déchaîna. « On est métis, crétine. C'est l'église, notre hutte. D'ailleurs, il vaut mieux être proche de l'ennemi. Le garder à l'œil. J'essaye de mobiliser les Anciens, de les forcer à se brancher. Pas question de laisser les chefs signer n'importe quoi avec n'importe qui.

– Comme des ententes d’emploi, tu veux dire ? » Flo était de mauvais poil, son repas gâché. Et voilà que ses garçons allaient passer l’hiver au chômage. Elle n’entendait pas lâcher le morceau. « Et qu’est-ce que l’Église vient faire dans ta théorie du complot, au juste ? »

Mere était patiente. « Plus on passe de temps loin de la terre, plus elle est vulnérable. » Elle donna un petit coup de coude à Zeus, qui tentait de fermer le couvercle brisé de son vieux lecteur de CD avec du ruban adhésif. « Verse donc un peu de jus à ta pauvre vieille mere, là. »

Joan s’éclaircit la gorge. « Je vais aller passer la nuit chez Travis. Un de vous pourrait ramener Mere et Zeus, s’il vous plaît ? »

Junior, qui n’était pas encore prêt à se risquer à parler, leva la main.

« Super. »

Joan enfila ses chaussures de sport près de la porte, puis sortit en tournant le loquet et en refermant sans bruit. Elle se sentait plus légère à l’idée de laisser derrière elle le fardeau que représentaient ses proches, les vieilles comme les jeunes, plus légère et sans entrave. Cette sensation d’apesanteur et de liberté avait quelque chose d’effrayant. Se glissant derrière le volant, elle alluma une cigarette, baissa la vitre et s’éloigna à toute vitesse en marche arrière.

L’air, en ce début de soirée, était assez doux pour les shorts et les manches courtes. Le ciel était strié de bandes inégales d’orange et de rose, comme si un enfant avait traîné une poignée de surligneurs sur un mur bleu avant

de s'enfuir dans le couloir en courant. Dans les cours des chalets, des petits criaient et riaient, sans peur. Deux adolescentes d'Arcand marchaient au bord de la route en partageant une cigarette. Joan leva la main en réponse à leurs timides salutations. Partout où elle regardait, elle voyait des non-Victor. Victor ne faisait pas la file pour sortir de la marina. Il ne remplissait pas ses bidons d'eau potable à la station de pompage. Il ne faisait pas partie de l'équipe occupée à retaper la grange patrimoniale qui avait brûlé à moitié, un mois plus tôt, ses vieilles planches réduites en cendres par la chaleur des jeunes flammes.

Elle fumait avec lenteur, bien calée dans son siège, l'image même d'une femme qui, avant de rentrer, se promène tranquillement le long de la baie. Malgré tout, elle fut tentée de quitter la route au coin du chemin de la Cinquième Concession, d'emboutir le chêne qui se dressait au carrefour et de réduire sa poitrine en bouillie. Parce que, dans la noirceur de son corps amaigri, son cœur battait contre l'os comme une aile en quête du ciel. Le laisser prendre son envol serait une petite bénédiction.

LA RÉSURRECTION

Joan avait une gueule de bois carabinée, tellement qu'elle avait l'impression d'être encore soûle. Elle avait laissé Travis sur son canapé, recroquevillé autour d'un cubi de trois litres à moitié vide, son téléphone à portée de main sur la table basse, au cas où Joseph changerait d'idée. Traverser le parking d'un Walmart, un lundi midi, en proie aux effets d'une cuite monumentale, sous un soleil brillant comme une tache nette et bien découpée dans le ciel, n'était pas l'idée du siècle. Mais elle avait besoin de café et de nourriture avant d'entreprendre le trajet du retour, et près de chez Travis il n'y avait pas d'autre endroit où trouver les deux.

Devant elle, un enfant au visage parsemé de taches de son franchit les portes coulissantes, un Mr. Freeze géant dans son poing tout rouge, et montra le parking du doigt. « Regarde, maman, un cirque ! » En se retournant, Joan aperçut un cha-piteau dans un coin. Probablement une de ces fêtes foraines déprimantes qui surgissent ici et là dans les petites villes, sans raison ni occasion particulière, songea-t-elle. Mais elle ne

voyait pas le moindre manège douteux ni le moindre stand de jeux branlant. Et le chapiteau était blanc, sans drapeaux, ni enseignes, ni couleurs. La promesse de manger des tranches de viande froide à même le paquet dans une allée climatisée l'incitait à poursuivre son chemin. Mais un bourdonnement sourd – un manège ? – montait des interstices entre la toile et l'asphalte. Elle fut incapable de résister.

Elle s'approcha du chapiteau, qui lui fit l'impression d'un mirage ondulant au-delà des chariots éparpillés comme des chameaux dans le désert. Elle mit un temps fou à l'atteindre. Dans la chaleur éblouissante, elle fut prise de vertige et se dit qu'elle aurait mieux fait d'acheter au moins une bouteille d'eau.

Elle y était presque lorsque le bourdonnement cessa, remplacé par une douzaine de voix qui s'éteignirent une à une. Alors qu'elle levait la main pour les écarter, les rabats en toile s'ouvrirent pour déverser une vague humaine qui se brisa pour la contourner avant de se refermer sur la mer de béton. Immobile, Joan regarda passer tous ces gens en s'efforçant de contenir sa nausée. Ils étaient nombreux, et ils n'avaient visiblement pas le cœur à la fête, foraine ou pas.

L'apparition de ces âmes bonnes et sobres lui rappela que, en ce moment, elle n'était ni l'une ni l'autre. Elle n'aurait pas dû traîner avec Travis. Depuis quelque temps, elle buvait trop. Sa seule façon de meubler les heures creuses qu'elle ne consacrait pas à sa quête.

Lorsque la foule commença à se clairsemer, elle se fraya un chemin et gagna l'ombre qui régnait à l'intérieur. Pas la

moindre odeur de pop-corn, de barbe à papa ou de crottin. Que de subtils effluves de sueur estivale et de bois fraîchement scié. Le chapiteau était beaucoup plus vaste que le laissait croire son extérieur. Le plafond était si haut qu'on l'oubliait. Des rangées de chaises pliantes blanches s'étiraient à l'infini, l'une à la suite de l'autre, semblables aux dents d'un crocodile. À l'avant se trouvait une estrade en bois peu élevée, surmontée d'un lutrin tout simple et d'une croix en bois haute de trois mètres, peinte en blanc et ensermée de lumières de Noël transparentes rappelant les barbelés. L'ensemble, où dominaient les tons pâles et les angles droits, était épuré. Seul jurait dans le décor, perché sur l'estrade, un fauteuil muni d'un haut dossier et recouvert de velours vert fade. On aurait dit une anomalie, comme si quelqu'un l'avait posé là provisoirement puis oublié. Doux plis de moisissure sur fondant blanc soyeux.

En se rendant compte qu'elle avait abouti dans une sorte de tente d'évangélisation à l'ancienne, Joan se couvrit la bouche pour dissimuler un ricanement et, pivotant sur une Converse rouge, balaya du regard cet étrange étalage. Brusquement, les murs blancs et le tapis rouge qui conduisait à l'estrade de même que les chaises pliantes lui parurent insolites et singuliers, telles des armes d'une civilisation éteinte exposées dans un musée.

Merde, pourquoi n'était-elle pas venue avec son cousin ? Travis aurait adoré. La scène était si bizarre qu'elle valait la peine d'être partagée. Elle sortit son téléphone de la poche arrière de son jean et se mit à filmer.

Une voix se fit entendre derrière elle : « Excusez-moi, mademoiselle. Vous cherchez quelque chose ? »

En se retournant, elle découvrit un jeune homme avenant d'environ vingt-cinq ans, rasé de près, ses cheveux blonds séparés par une raie d'une exactitude si féroce qu'il s'était forcément servi d'une règle. Il gratifia Joan d'un grand sourire si authentique qu'elle eut honte de son attitude moqueuse et rempocha son appareil.

« J'étais juste curieuse. Je... euh... Je me dirigeais vers le magasin quand j'ai aperçu la tente. » Elle remonta sur son épaule une bretelle de son soutien-gorge et se hâta de rentrer dans son jean le dos fripé de son t-shirt.

« Vous avez senti l'appel, n'est-ce pas ? » L'homme joignit les mains devant son pantalon kaki tout en continuant de sourire comme si sa vie en dépendait. Lui aussi semblait tout en angles droits. Le soleil qui s'introduisait en force par le rabat resté ouvert l'enveloppait d'un halo de béatitude.

« Hmm... Oui. Non, je veux dire. J'étais curieuse, sans plus. » Joan rit nerveusement et contourna le jeune homme pour se diriger vers la sortie. « Curieuse comme une fouine, j'imagine. Mais n'allez pas penser que je suis venue fouiner, hein ? Ha ! ha ! ha !

– En tout cas, c'est terminé pour aujourd'hui, mais j'ai une bonne nouvelle. » Tandis qu'elle se tournait vers lui par politesse, il leva les bras puis ouvrit les mains bien grand et les yeux presque autant pour souligner la portée de cette bonne nouvelle. « Nous sommes en ville jusqu'à demain soir. Vous aimeriez entendre l'un des sermons de demain ?

– Non, non. Ça va. » Joan porta la main à sa joue comme pour appuyer son propos. Puis elle pivota sur elle-même et troqua les ombres fraîches de la tente contre la lumière aveuglante et la géométrie inégale du monde.

Et c'est alors qu'elle l'entendit.

« On commence à empiler les chaises, Jonathan ? »

Elle se retourna. Au-dessus de l'épaule du blond souriant, un deuxième homme se matérialisa sur l'estrade. Malgré la chaleur improbable, il portait un costume noir et un feutre gris, et son nœud papillon rouge était de la couleur du choc et du meurtre. Se posant dans le fauteuil, il déboutonna son veston et s'abandonna au confort des coussins.

Si le cœur de Joan était une chanson, quelqu'un avait défoncé la grosse caisse et arraché toutes les cordes de la guitare. Les notes tombaient comme des grêlons, tintaient contre le panier délicat de son ventre.

Elle s'effondra, mais ne s'en rendit pas compte avant que ses genoux heurtent sa poitrine. Elle voulut se remettre debout et ils crachèrent du gravier ainsi qu'un petit morceau de verre. Du sang clair dégoulinait sur ses tibias. Elle se plia de nouveau en deux, appuyée sur ses rotules écorchées.

« Ça va, mademoiselle ? fit le blond en tendant la main pour l'aider à se relever, le sourire fervent évanoui.

– Je... euh... oui, ça va, Jonathan. » La tête lui tournait, quelle merde. Elle connaissait le prénom du type. Pourquoi ? Elle se souvint alors de l'homme qui l'avait prononcé avec la voix de son mari. « Victor ? » Elle cligna des yeux dans l'espoir d'y voir plus clairement et le chercha du regard

dans le flou ambiant. Elle accepta le bras que Jonathan lui tendait et parvint à se remettre debout.

« Vous avez perdu connaissance, madame, non ? J'appelle une ambulance ? Vos genoux saignent beaucoup. » Jonathan ne semblait pas préparé à gérer autre chose que les crises de foi. Un genou était dénué de spiritualité, sauf quand on s'en servait pour prier.

La tête de Joan baignait dans l'incompréhension et les brumes éthyliques de la veille. Repoussant le garçon, elle franchit tant bien que mal les quelques mètres qui la séparaient de la tente.

« Où es-tu, Victor ? lança-t-elle, tandis que ses yeux s'acclimataient à la sombre froideur.

– Je m'appelle Jonathan, madame. Il n'y a pas de Victor dans notre mission. »

Mais l'homme qui était Victor s'avança dans l'allée, puis dans la lumière qui entrait à flots par la porte ouverte, son beau visage illuminé comme celui de Jésus en personne. Joan laissa entendre un sanglot – un seul hoquet étouffé.

Il retira son chapeau, révélant des cheveux coupés court sur les côtés et ondulés sur le dessus.

« Oh ! dit-elle tout bas. Tes beaux cheveux... »

En serrant son chapeau contre sa poitrine, il s'approcha lentement, comme s'il avait affaire à un animal sauvage, et lui toucha le front. Ce contact fit à Joan l'effet d'une décharge électrique. Ses yeux papillotèrent. L'espace d'un instant, on aurait dit une parfaite allégorie de la guérison : devant une croix illuminée, un bon pasteur impose

les mains sur une femme faible et malade qui tombe en pâmoison sous l'effet du toucher sacré.

« Elle est peut-être fiévreuse. Faisons-la asseoir. De l'eau, Cecile, s'il te plaît », lança-t-il par-dessus son épaule.

Joan riait à présent, en proie au délire, soulagée. « Où étais-tu ? demanda-t-elle en se jetant dans ses bras. Oh mon Dieu, Victor. J'ai failli en mourir. »

Doucement, il la repoussa et lui tapota les bras jusqu'à ce qu'ils reviennent le long de son corps. « Tout ira bien. Nous allons vous remettre sur pied et vous réhydrater. » Une main dans le dos de Joan, il la guida vers une chaise, au bout d'une allée. Il s'agenouilla devant elle, son beau visage trahissant l'inquiétude. Les yeux de Joan, telles des boules de flipper, rebondissaient de la bouche de Victor à ses yeux, puis à ses cheveux coupés depuis peu.

De la main, elle chercha les lignes et les creux de son visage, et il recula en ayant soin de se placer juste hors d'atteinte. Qu'est-ce qui lui prenait ?

Une femme accourut avec de l'eau. Elle posa la main sur le bras de Victor pour attirer son attention, sa natte blonde ballottant sur son épaule, et lui sourit.

« Merci beaucoup, Cecile. » Le ton était aimable, familier.

Joan remarqua que leurs mains s'étaient superposées pendant une fraction de seconde sur le plastique frais de la bouteille, et la jalousie broda l'humiliation dans les fibres de ses muscles par petits points secs et rapides. Elle ne prit conscience de sa colère qu'en se mettant à crier. « Veux-tu bien me dire ce que tu fous ici, pour l'amour du Christ ? »

Cecile et Jonathan, dans leurs pantalons kaki assortis, empestant l'innocence et le savon à lessive, reculèrent d'un pas. Cecile alla jusqu'à toucher sa clavicule, comme s'il s'agissait d'un collier de perles.

« Nous servons le Seigneur, ma sœur. Nous sommes venus parce qu'Il a jugé bon de nous guider jusqu'ici. » La voix du révérend, éclatante, chromée. Ses yeux absents montraient qu'il ne savait pas du tout à qui il avait affaire.

« Ma sœur ? » hurla Joan en se redressant si brusquement qu'elle dut agripper le dossier de la chaise devant elle pour garder son équilibre. Elle se pencha vers lui afin de lui parler dans la face. « Qu'est-ce que t'as, Victor ? Je suis pas ta foutue sœur. Où t'étais ? Ça fait presque un an ! »

Si près de Victor, tout le corps de Joan réagit. Le désir chassa la colère avant de glisser sur le froid lisse du soulagement. Elle s'était trompée : c'était bel et bien une fête foraine, après tout, une baraque de foire où tout était laid et déformé.

Ses jambes cédèrent et elle se rassit. Lorsqu'il s'accroupit devant elle en lui tendant la bouteille d'eau, elle l'enveloppa dans ses bras et le serra de toutes ses forces. Elle enfonça le visage dans son cou, huma à fond. Son nez avait beau percevoir le pouls de Victor, Joan savait que quelque chose faisait écran entre eux. Elle le serrait désespérément, et elle sentit qu'il se cramponnait à elle, lui aussi, éprouva la douce pression de ses doigts. Sauf qu'elle se trompait. Les mains de part et d'autre de la cage thoracique de Joan, il la força à se rasseoir. Il ramassa la bouteille qu'il avait laissée tomber et

la posa sur ses genoux. Ensuite, il s'agenouilla de nouveau devant elle, un peu plus loin.

« Je pense que vous avez eu un malaise, mademoiselle. Trop de soleil, peut-être ? Ou alors une soirée trop arrosée ? »

La honte la heurta en pleine poitrine. Bien sûr, elle puait la bière à plein nez. Elle avait sans doute l'air de la mort en personne. La reniait-il, elle, la Métisse portée sur l'alcool ? Parce que sa nouvelle copine était là, peut-être ? La colère la frappa avec une vigueur renouvelée.

« Qui c'est, cette salope ? » Dévissant le bouchon de la bouteille, elle désigna du bout des lèvres la blonde qu'il avait appelée Cecile. Elle toisa la fille, dont le visage ne laissait deviner aucune peur. Qu'une forme de pitié qui blessa Joan davantage. Elle descendit la moitié de la bouteille en une seule gorgée. Elle se ressaisit, assez pour dire : « C'est à cause d'elle que t'es pas rentré ? »

– Cecile, dit-il, je pense qu'il faut appeler une ambulance. Tout de suite. » La jeune femme détala.

« Écoutez, dit l'homme qui prétendait ne pas être Victor. Nous essayons de vous aider, mademoiselle... ? »

– Joan. Je m'appelle Joan. »

Une brève lueur apparut dans les yeux de l'homme, mais elle s'éteignit aussitôt.

« C'est moi, Joan. Ta femme. Tu te fous de moi ou quoi ? »

Des larmes amères s'accumulèrent dans son crâne aride.

En voyant la confusion de l'homme se changer en pitié professionnelle, elle comprit qu'il ne savait vraiment pas qui

elle était. Ou alors il méritait rien de moins qu'un Oscar pour son jeu d'acteur. Il posa de nouveau une main sur l'épaule de Joan. Cette fois, malgré le poids familial, aucune décharge électrique ne lui traversa le corps. La connexion était rompue. Elle n'avait pas éprouvé de sensation plus vive en onze mois et une semaine – cette absence déchirante.

« Il vaut mieux que j'aile chercher M. Heiser. Reste là, Jonathan, s'il te plaît. »

Le révérend tourna les talons et sortit par une fente dans la toile, au fond de la tente. Joan leva les yeux sur Jonathan, qui la gratifia d'un sourire crispé, puis les baissa sur ses mains, toujours agrippées à la bouteille d'eau. Elle balançait entre deux scénarios : poursuivre Victor ou se laisser choir sur le sol. Que se passait-il, merde ?

« Il paraît que nous avons un problème, ici ? » La voix bien nette perça la tente. De l'endroit par où le révérend était sorti, un homme plus petit fit son entrée.

Il portait un costume bleu aux fines rayures et les revers de son pantalon tombaient à la perfection sur ses richelieus. Ses pas résonnèrent sur le faux sol à la façon de doigts qui, en claquant, scandent une marche militaire. Son étroite cravate et son mouchoir de poche étaient d'une teinte jaune jonquille qui faisait ressortir les reflets dorés de ses yeux creux sous ses sourcils taillés avec soin.

En s'approchant, il tendit le bras droit pour consulter sa grosse montre en or. Lorsque le tissu remonta, Joan vit la dense pilosité sur sa peau trop blanche. Il croisa le regard de Joan, puis décocha un grand sourire tranchant. Elle eut

l'impression d'encaisser un coup de poing qui en promettait d'autres.

« Bien le bonjour, dit l'homme. Je m'appelle Thomas Heiser. Que pouvons-nous faire pour vous ? »

Joan retint son souffle pour étouffer un cri. Sa vessie se contracta. Son estomac se souleva. De toute évidence, son corps voulait fuir cet homme.

Victor, dit-elle à son cœur.

Victor, répéta-t-elle sur un ton de reproche à ses pieds.

Nous devons rester pour Victor.

« Je veux voir mon mari. »

Le dénommé Heiser posa les mains sur les épaules de Jonathan. « Accorde-nous un moment, d'accord ? Va voir si le révérend a besoin de toi. »

Jonathan hésita.

« Ça va aller. La cavalerie est en route et je peux me débrouiller tout seul. File. Tout de suite. »

Il poussa le garçon, qui se dirigea vers la sortie d'un pas rapide. Il y eut un afflux de lumière qui obligea Joan à se voiler les yeux. Ensuite, elle resta seule avec M. Heiser.

« Vous avez consommé des drogues douces ? Y a-t-il autre chose que je devrais savoir avant l'arrivée de l'ambulance ? » Profitant de la distraction de Joan, il s'était assis sur la chaise pliante devant elle, tout près.

« Vous voulez rire ? Je connais mon mari. Allez le chercher. » Le regard que l'homme posait sur elle était d'une telle clarté que Joan se mit à fixer ses propres mains. « S'il vous plaît. »

Il toucha son bras et elle grimaça. C'était comme si elle pouvait sentir les empreintes de l'homme, ses moindres volutes, sur sa peau nue. Son odeur n'allait pas non plus. Il sentait le lait. « Votre mari n'est pas ici », dit-il. Il scruta le visage de Joan en inclinant la tête d'un côté et de l'autre. « Votre mari est mort. »

Elle se leva si brusquement qu'un éclair explosa derrière ses yeux. « Non. » Elle secoua la tête et recula.

« Il est mort et vous êtes folle de chagrin. » L'homme ne se départait pas de son sourire impitoyable.

Pourquoi ces paroles ? Qu'en savait-il ? L'esprit de Joan était embrouillé et sa poitrine l'élançait. Se penchant, elle régurgita l'eau qu'elle venait d'avalier. Les vomissures formèrent une petite flaque aux pieds de l'homme, qui ne fit même pas mine de s'écarter.

Elle s'essuya les lèvres du revers de la main en levant les yeux vers lui. « Il est ici. Je l'ai vu ! »

Il haussa les épaules. « Vous vous trompez.

- Qui êtes-vous ? »

Il laissa entendre un petit rire et resta calmement assis.

Elle cria comme elle en avait envie depuis qu'il s'était avancé vers elle en faisant claquer ses chaussures sur le sol. Elle tira sur ses cheveux. Son trouble et son chagrin étaient si vifs qu'elle ne tenait pas en place : elle faisait quelques pas dans un sens, puis dans l'autre et, chaque fois qu'elle le pouvait, lançait un regard en direction d'Heiser. Toujours assis, il l'observait, comme si elle évoluait sur la scène d'un

théâtre. Comment pouvait-il affirmer des choses pareilles ?
À quoi voulait-il en venir ?

C'était insensé. Elle avait perdu la raison. Sinon, c'était lui qui était fou. Le bourdonnement était de retour dans la tente ou dans la tête de Joan. Elle se rua sur l'homme et l'agrippa par son veston. « Allez le chercher ! Allez le chercher tout de suite ! »

Puis les ambulanciers arrivèrent en compagnie d'un policier et ils la détachèrent d'Heiser. Après l'avoir fait asseoir, ils écoutèrent son cœur, examinèrent ses yeux à l'aide d'une petite lampe et glissèrent un thermomètre dans son oreille. Ils annoncèrent à l'homme à la cravate jaune et à Joan elle-même que son rythme cardiaque était élevé et qu'elle était gravement déshydratée. Ils leur demandèrent si elle était sujette à des crises de panique.

« Ne vous adressez pas à lui ! hurla Joan. Il ne me connaît pas ! Et c'est un putain de menteur ! »

Heiser écarquilla les yeux, comme sous l'effet d'un choc, puis il entraîna l'agent à l'écart et se pencha pour lui parler à l'oreille. Les ambulanciers installèrent Joan sur une civière et lui demandèrent la permission de la mettre sous perfusion. Elle acquiesça d'un geste de la tête. Elle avait besoin de quelque chose, n'importe quoi. Le liquide s'écoula goutte à goutte, froid, régulier. Elle se crut obligée de compter et s'exécuta à voix basse : « Vingt-huit... vingt-neuf... trente... » Puis elle sentit ses muscles se relâcher. Elle ferma les yeux quelques instants. Le temps de se ressaisir.



On la secouait doucement. Elle ouvrit les yeux et se tortilla dans le lit – que faisait-elle là, couchée ainsi ? Elle se hissa sur ses coudes, la tête douloureuse, et regarda autour d'elle. On la sortait d'une ambulance.

« Attendez. Qu'est-ce qui se passe ? » Sa voix était rauque. Puis elle se souvint et la crise fleurit dans son ventre. « Où est Victor ? » Elle toussa dans l'espoir de libérer sa voix.

Sans lui prêter la moindre attention, les ambulanciers déplièrent les roues de la civière et réglèrent le goutte-à-goutte avant de la pousser vers l'entrée vitrée de l'hôpital.

« Excusez-moi ? Vous pourriez me dire où est mon mari, s'il vous plaît ? » Elle s'efforça de se redresser malgré les secousses. Près de la porte, elle aperçut le policier de la tente en discussion avec une infirmière. « Monsieur l'agent ? Hé, monsieur l'agent ! »

Il se précipita.

« Sergent McAllister, madame Beausoleil. Nous vous avons emmenée à l'hôpital régional. Pour des examens. » Son uniforme était impeccable, flambant neuf, mais il avait retiré sa casquette et sa voix était douce. Dans le soleil, ses cheveux bruns avaient des reflets roux.

Étourdie, elle leva les yeux vers lui. « Ma voiture. Mon sac. » Il fallait qu'elle sorte de là. Où se trouvait celui qui était peut-être Victor ? « Un instant. Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ? »

– Votre sac est ici, répondit McAllister en désignant l’objet brun coincé aux pieds de Joan. C’est en le fouillant que je vous ai identifiée. Désolé, madame, mais les ambulanciers avaient besoin d’informations. Et votre voiture est en sécurité sur le parking du Walmart. Encore heureux, parce que vous n’étiez visiblement pas en état de conduire. Vous avez de la chance d’être tombée dans les pommes à ce moment-là. » Au-dessus de ses lunettes de soleil quasi réfléchissantes, il posa sur elle un regard de policier. « Entrons, d’accord ?

– Je suis obligée de rester ? demanda-t-elle en affectant une certaine assurance.

– Voici ce qu’on va faire : si le médecin ne vous trouve rien, on en reste là. »

Elle était relativement certaine que la loi n’autorisait pas l’agent à la forcer à voir un médecin mais, comme toute bonne catholique d’un certain âge, elle avait une peur bleue de l’autorité et ne voulait offenser personne. Elle se rallongea et laissa les ambulanciers la conduire dans l’hôpital, l’agent derrière elle.

Ils la parquèrent dans une chambre, à côté d’un vieil homme branché à un tube respiratoire. Le rideau qui les séparait ne descendait pas jusqu’au sol. Elle voyait passer à toute vitesse des chaussures blanches à semelles molles.

« Vous avez identifié l’homme de l’église ? S’appelle-t-il Victor ?

– Commençons par le commencement. Racontez-moi ce qui s’est passé, d’accord ? »

McAllister s’assit à côté du lit et sortit un calepin.

Elle tenta de s'expliquer. Elle lui parla de la disparition de Victor, du signalement de sa disparition, des équipes de recherche, des draps toujours glacés. Elle lui parla du révérend qui, inexplicablement, était son mari disparu. Elle lui parla des deux blonds en uniforme, de M. Heiser et de sa déclaration au sujet de son mari qui serait mort, puis du malaise qu'elle avait eu et de ses vomissements. Quand elle avait repris connaissance, conclut-elle, les ambulanciers l'installaient sur une civière.

« Bon, votre version ressemble pas mal à celle des autres, dit McAllister. Je me suis entretenu sur place avec les membres de la congrégation, y compris l'homme qui, d'après vos dires, serait votre mari.

– Il est ici ? »

Elle tendit la main vers McAllister et l'aiguille de sa perfusion tira douloureusement sur une veine. Elle renonça en grimaçant.

« Non, il n'est pas là, et il n'est pas votre mari, madame. Il s'appelle..., fit le policier en consultant son calepin, Eugene Wolff. Le révérend Eugene Wolff. »

Joan le dévisagea. « Vous êtes sûr ?

– C'est son nom, madame.

– Vous croyez qu'il a pu, hmm, subir un lavage de cerveau ? »

Elle se rendait bien compte de l'absurdité de cette idée, mais elle ne trouvait pas d'autre explication.

« Il a présenté une pièce d'identité. Il ne m'a pas semblé déboussolé ni retenu de force. J'ai aussi discuté avec certains

de ses compagnons de voyage. Ils ont tous confirmé qu'il est avec eux depuis plus de trois ans, alors que votre mari a disparu il y a moins d'un an. »

Il parlait avec compassion, et Joan s'enfonça dans le mince matelas, convaincue que ses côtes se rompraient sous le poids de sa déception. Elle ferma les yeux pour repousser le policier, pour tout repousser.

*
* *

Elle put quitter l'hôpital tôt le lendemain matin. Elle appela un taxi et, dans l'aube sirupeuse, demanda au chauffeur de la déposer au Walmart. Elle se sentait minuscule, faible. Elle eut toutes les peines du monde à fermer la portière. Elle s'approcha de sa voiture, qui l'attendait à la façon d'un chien obéissant, posa son lourd sac sur le capot et marcha jusqu'à l'endroit où, la veille encore, se dressait la tente. Il n'en restait rien, hormis quelques bouts de ruban de hockey collés sur le sol, où ils avaient servi à retenir des fils, peut-être ceux qui alimentaient les lumières dont la croix était hérissée. Tant pis pour les sermons d'aujourd'hui. Tant pis pour le possible Victor.

Elle s'assit sur l'asphalte en essayant de convoquer une image nette du révérend Wolff, mais elle trouva seulement celle de Victor, le jour de leur mariage. Sur le quai, avec ses manches roulées et ses plus belles chaussures de sport noires, il la tenait par la taille d'une main et brandissait

une bouteille de champagne de l'autre. « Ça y est, petite », lui avait-il dit en l'embrassant à la naissance des cheveux.

Assise en tailleur dans le parking maculé de taches d'huile, Joan toucha l'endroit où il avait déposé le baiser. Ses doigts tremblaient comme des oisillons. Puis elle se leva, se dirigea vers la jeep, récupéra son sac et monta à bord.

Quoi, maintenant ?

Il fallait qu'elle retrouve la tente. Il y avait sûrement un site Internet. Une page Facebook, au moins ? Elle sortit son téléphone de son sac et toucha l'écran. Elle découvrit toutes sortes de notifications : quelques appels de sa mère, de Junior et de Bee, la mère de Zeus, plus quelques numéros inconnus. Des textos, aussi. Elle commença par les lire.

Le dernier était de Junior.

Ils pensent que c'étaient des animaux. Des chiens, peut-être des loups. Appelle-nous. Il faut que je sache où tu es.

« C'est quoi, ce bordel ? » Elle tapa :

*Je suis au Walmart sur la 11, près de chez Travis.
Qu'est-ce qu'il y a ???*

Elle tomba ensuite sur un texto de Bee.

Merde, Joan. Vraiment désolée pour Mere. J'en reviens pas. Et toi ? C'est la panique, ici ! Viens

faire un tour, y a plein de monde. Zeus s'inquiète pour toi.

Maman.

Bébé, APPELLE-MOI AU + VITE.

Junior.

T'es où, J ? T'es au courant ? Je rentre à la maison.

Maman.

Oh maman. Qui ? Pourquoi ? Surtout, ne descends pas à l'Airstream toute seule. On ira en famille.

Zeus.

Je t'aime, ma tante.

Le téléphone vibra dans la main de Joan. Un nouveau texto de Junior.

On vient te chercher, Joan. Mere est partie. On est en route. Une heure, max. Bouge pas.

Sur le siège avant de l'habitacle surchauffé, Joan fuma cigarette sur cigarette en attendant ses frères. Dès leur

SUR LES TERRES DU LOUP

arrivée, ils lui indiquèrent le siège du passager et George prit le volant. Le territoire qu'ils traversaient avait beau être aussi familier que le battement de son cœur, Joan n'était pas certaine de savoir où elle était.

VICTOR, DANS UNE CELLULE DE DIX HECTARES

Quand Victor avait quatre ans, sa mère lui montra comment on écorche un lapin. Il se rappelle les délicats tissus conjonctifs, marbrés comme la surface incurvée d'une bulle de chewing-gum, l'aspect visqueux du sang qui sèche entre les doigts.

« Tiens-le pas par la tête pour l'écorcher. Elle est pas assez bien attachée. »

Victor hocha la sienne, de tête, afin de sentir l'articulation, la souplesse de sa nuque.

Elle fendit le corps brun de l'animal, de l'entaille horizontale qui barrait sa gorge, celle par laquelle elle l'avait saigné, jusqu'à sa queue. Elle eut soin de contourner les organes génitaux, le couteau placé de biais pour séparer le pelage de la chair.

« Arrange-toi pour que ton couteau soit bien aiguisé. Faut pas que des poils se glissent à l'intérieur. » Elle passa un doigt dans l'ouverture laissée par le couteau, son ongle formant un petit croissant sur la peau moite du ventre.

Elle détacha les os des articulations. Elle fendit et arracha l'arrière-train tout rose.

Ensuite, elle déposa la chair dans les mains de son fils et, en guidant ses doigts, lui montra comment faire. « Serre bien. Il faut surtout pas lâcher. » Elle aida ses petites mains à raffermir leur prise.

Le reste se détacha aussi facilement qu'une femme s'extirpe d'une robe du soir dégrafée.

Il se rappela cet épisode quand un lapin bondit à quelques centimètres de sa tête. Du moins, il lui avait semblé reconnaître la démarche sautillante d'un lapin. Dans l'obscurité, il n'aurait pu jurer de rien. Il était cloué au sol, et le froid intense de la terre meurtrissait son dos. Il se souvint du goût exquis du lapin que sa mère avait cuisiné en ragoût, chaque bouchée une prière de gratitude. Soulevant un bras, il laissa une main tomber sur son ventre. Du bout des doigts, il procéda à un examen, vérifia les courbes de son abdomen, en tapota le creux, comme pour choisir un melon à l'épicerie.

Non, il n'avait toujours pas faim. Même si, dans un tel isolement, le simple souvenir de la nourriture était une douceur.

Puis il y eut autre chose. Se tournant sur le côté, il étira le cou, les narines dilatées – dans l'air, sous la densité du bois, au-dessus de la moiteur minérale du sol, une odeur. Une femme.

Un visage lui apparut, adouci par des rides de sourire, avec une ligne de petits grains de beauté bruns formant une constellation le long de la mâchoire. Dents droites, yeux

foncés, cheveux foncés. Son nom... Il l'avait sur le bout de la langue, ce nom, il allait jaillir de sa gorge. Il eut faim, pour la première fois depuis il n'aurait su dire quand. Il tendit les mains dans le noir. Puis un vent chaud se leva, s'insinua en lui, et sa respiration se troubla. Il ouvrit la bouche et le vent se glissa entre ses dents. Comme si le souffle d'une autre personne lui emplissait la bouche. Le visage de la femme à la peau piquetée d'étoiles lui était enlevé. Il la perdait.

Dans ce lieu, les arbres s'agitaient sans bruit, leurs feuilles aussi silencieuses que des rabats de feutre et de peau. Aucun son, hormis le chant distant qui s'élevait d'un horizon invisible. Il se redressa, plissa les yeux, lutta pour retenir la femme. Elle lui parlait, sa bouche articulant ce qu'il savait être les rondeurs et les cassures de son nom à lui, mais il ne l'entendait pas. Il ne distinguait que l'air monotone d'un hymne lointain rappelant la musique d'ascenseur qui, dans ce petit coin de la forêt, oblitérait tous les autres sons.

Il porta un doigt à sa bouche et cracha dessus, puis toucha le gris mat du tronc d'un érable. Il se mit à écrire dessus en mouillant le bout de son doigt chaque fois qu'il était sec. Pendant un moment, il vit le nom de la femme, plus gris dans la lumière, arraché à la mémoire, à la souffrance et à la terreur. Et avant que le vent emporte ce nom, il le prononça à voix haute et le nom fut de nouveau sien.

Joan.

DYNAMIQUE DE LA MEUTE

Même si Heiser préférait les blondes, il s'était rabattu sur une rousse. Celle-ci n'avait rien d'une lumière ni d'une reine de beauté, mais elle possédait une qualité plus précieuse à ses yeux : la discrétion. Au sein de la congrégation, il devenait de plus en plus difficile de trouver des compagnes qui ne bavassaient pas. Il posa une main sur la tête de la femme et ébouriffa ses cheveux bouclés.

« Là, c'est bien. »

Elle bafouilla une réponse, la bouche autour de la queue d'Heiser. On aurait dit qu'elle se gargarisait.

« Chut. »

Se retournant, il regarda le paysage défiler. Plus les kilomètres s'accumulaient, mieux il respirait. Les arbres se reflétaient sur la Buick comme des barreaux. Ils roulaient vers le nord. La distance était synonyme de sécurité.

C'est lui qui avait gaffé, il s'en rendait compte à présent. Il aurait dû prendre note de la faible distance entre leur dernier arrêt et Arcand. Mais le dossier du pipeline et les